

## Sade et le vacillement des Lumières

**Benjamin Hoffman**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lcc/452>

DOI : [10.4000/lcc.452](https://doi.org/10.4000/lcc.452)

ISSN : 2430-4247

**Éditeur**

Université Aix-Marseille (AMU)

**Référence électronique**

Benjamin Hoffman, « Sade et le vacillement des Lumières », *Les chantiers de la création* [En ligne], 5 | 2012, mis en ligne le 15 janvier 2015, consulté le 08 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lcc/452> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lcc.452>

---

## Sade et le vacillement des Lumières

Benjamin Hoffman

Yale University

Benjamin.Hoffmann@yale.edu

L'ouvrage de Zeev Sternhell, *Les anti-Lumières, du XVIIIe siècle à la guerre froide*, décrit deux courants de la modernité apparus au XVIIIe siècle, les Lumières et les anti-Lumières. Quelle est la place de Sade dans le débat opposant ces deux courants ? Alors que le pessimisme historique et le relativisme moral développés dans son œuvre appartiennent aux anti-Lumières, Sade rejoint des conclusions universalistes dignes des Lumières. À l'inverse de Herder et de ses épigones, l'auteur de *l'Histoire de Juliette* démontre l'existence d'une Humanité : mais l'humanité vue par Sade est définie par le mal et la passion de la cruauté. La pensée sadienne vacille entre les Lumières et leur double : elle renoue avec l'art du sophiste pour trouver son lieu propre dans le paradoxe.

Sade, Lumières, anti-Lumières, Zeev Sternhell, Jean-Jacques Rousseau

Zeev Sternhell's book, *The Anti-Enlightenment*, describes two currents of modernity born of the eighteenth century : the Enlightenment and the anti-Enlightenment. What is Sade's position in the debate between these two currents ? Whereas Sade's historical pessimism and moral relativism belong to the anti-Enlightenment, it turns out that he reaches universalistic conclusions, characteristic of the Enlightenment. Contrary to Herder and his epigones, the author of *l'Histoire de Juliette* demonstrates the existence of a Humanity; but humanity, as seen by Sade, is defined by its taste for evil and its appetite for destruction. Sade's philosophy teeters constantly between the Enlightenment philosophers and their counterparts : it draws upon the art of sophistry to find in paradox its proper place.

Sade, Enlightenment, anti-Enlightenment, Zeev Sternhell, Jean-Jacques Rousseau

Dans un ouvrage intitulé *Les anti-Lumières, du XVIIIe siècle à la guerre froide*, Zeev Sternhell démontre qu'à l'époque où les Lumières se construisent, une pensée adverse se développe sur des bases conceptuelles radicalement différentes. D'après cet historien des idées, il existerait d'une part un mouvement favorable à la promotion de valeurs universelles, convaincu de la grandeur et de l'autonomie de l'individu ; d'autre part, un autre courant de pensée lui ferait face, un courant persuadé de l'existence d'une communauté enracinée dans le temps et l'espace, pour qui l'individu est déterminé par

ses origines ethniques, sa langue et sa culture. Le premier de ces courants s'appelle les Lumières, le second a pour nom les anti-Lumières<sup>1</sup>.

En dépit de cette terminologie qui pourrait faire croire que les anti-Lumières sont l'envers des Lumières, qu'elles se contentent de renverser systématiquement les propositions avancées par le camp opposé, il s'agit d'un mouvement doté de sa propre spécificité. D'après Zeev Sternhell, elles représentent non pas une négation de la modernité mais une « autre modernité »<sup>2</sup>. Le conflit entre les Lumières et leur double se cristallise notamment autour de trois questions : la notion de progrès historique ; le rôle de la raison dans les trajectoires individuelles et collectives ; l'opposition entre universalisme et relativisme moral. Or, ces trois questions se trouvent précisément au cœur d'*Aline et Valcour* et de *l'Histoire de Juliette*. Quelle est la place de Sade dans le conflit qui oppose Lumières et anti-Lumières ? Contemporain de leur formation, appartient-il aux unes plutôt qu'aux autres ? Ou réalise-t-il l'union des contraires en réactualisant la figure du sophiste qui s'exprime dans les dialogues platoniciens ? Sade, absent de l'investigation menée par Zeev Sternhell, joue un rôle paradoxal dans le débat entre les deux courants de la modernité.

Entre autres sujets de discorde, Lumières et anti-Lumières s'affrontent à propos de la question du progrès historique. Si les Lumières postulent la possibilité de ce dernier, les anti-Lumières ne croient nullement en l'amélioration graduelle de l'humanité au cours du temps. Sade les rejoint sur ce point, lui dont les romans martèlent l'idée qu'à toutes les époques, ce sont le mal et la folie qui ont régné. Afin d'imposer cette perspective à son lecteur, Sade emploie une stratégie narrative récurrente : il dresse des listes d'exemples qui renouvellent au XVIII<sup>e</sup> siècle la forme de l'éloge paradoxal illustrée durant la Renaissance<sup>3</sup>. Régulièrement, un personnage de libertin vient démontrer une thèse en apparence intenable (telle qu'une justification du meurtre, un éloge du vol ou une défense de la torture) au moyen d'une série d'illustrations empruntées à des nations et des époques différentes. La stratégie argumentative est toujours la même : il s'agit d'une démonstration par la force et le nombre des exemples convergents, cherchant à prouver que la norme intériorisée par l'individu et jugée par lui universelle n'est qu'un préjugé que viennent contredire les pratiques adoptées dans d'autres pays. Avant Nietzsche qu'il annonce à bien des égards,

---

<sup>1</sup> « Une dizaine d'années après le pamphlet de Bückeburg [écrit par Herder, en 1774, intitulé *Une autre philosophie de l'histoire*] s'ouvre la polémique avec Kant qui scelle symboliquement la grande division entre les deux bras de la modernité : la modernité porteuse de valeurs universelles, de la grandeur et de l'autonomie de l'individu, maître de son destin ; une modernité qui voit dans la société et dans l'état un instrument aux mains de l'individu parti à la conquête de la liberté et du bonheur ; la modernité communautarienne, historiciste, nationaliste, une modernité pour qui l'individu est déterminé et limité par ses origines ethniques, par l'Histoire, par sa langue et par sa culture. (17)

<sup>2</sup> « Mais si les Lumières françaises, ou plutôt les Lumières franco-kantiennes, ainsi que les Lumières anglaises et écossaises produisent la grande révolution intellectuelle de la modernité rationaliste, le mouvement intellectuel, culturel et politique associé à la révolte contre les Lumières ne constitue pas une contre-révolution, mais une autre révolution : ainsi naît, non pas une contre-modernité, mais une autre modernité, fondée sur le culte de tout ce qui distingue et sépare les hommes – l'histoire, la culture, la langue – une culture politique qui refuse à la raison aussi bien la capacité que le droit de façonner la vie des hommes. Selon ses théoriciens, l'éclatement, la fragmentation et l'atomisation de l'existence humaine, engendrée par la destruction de l'unité du monde médiéval, sont à l'origine de la décadence moderne ». (14-5)

<sup>3</sup> Notamment dans *l'Éloge de la Folie* (1511) ou dans l'éloge des dettes prononcé par Panurge dans le *Tiers-Livre* (1546), chapitres 2-5.

Sade philosophe à coups de marteau puisque chacun des cas particuliers qu'il expose est comme une secousse qui ébranle la *doxa* de son temps pour la faire voler en éclats. Dans l'*Histoire de Juliette*, il illustre notamment cet art de l'éloge paradoxal lorsqu'il rassemble une suite d'exemples consacrés au châtement de l'adultère :

Les anciens Danois punissaient l'adultère de mort, tandis que l'homicide ne payait qu'une simple amende ; ils le croyaient donc un bien plus grand crime.

Les Mogols fendent une femme adultère en deux avec leurs sabres.

Dans le royaume de Tonquin, elle est écrasée par un éléphant.

À Siam, c'est plus doux ; on la livre à l'éléphant même ; il en jouit dans une machine préparée exprès et dans laquelle il croit voir la représentation de sa femelle. La lubricité pourrait bien avoir inventé ce supplice-là.

Les anciens Bretons en cas pareils, et peut être dans les mêmes vues, la faisaient expirer sous les verges.

Au royaume de Louango, en Afrique ; elle est précipitée avec son amant du haut d'une montagne escarpée.

Dans les Gaules, on les étouffait dans la boue, et l'on les couvrait de claies.  
(249)

Les exemples se succèdent au mépris de toute cohérence historique et géographique, Sade passant du royaume de Louango à la Gaule, du royaume de Siam aux « anciens Bretons », cette qualification étant du reste fort imprécise. Pourquoi prendrait-il cette peine, alors que son but est de prouver non la singularité des périodes historiques, mais la permanence du mal dans le monde entier ? Le désordre voulu de cette liste révèle que la perspective historique de Sade n'est en aucun cas celle d'une évolution positive, cheminant en droite ligne ni même au prix de détours vers le bonheur de l'humanité ou l'avènement de la liberté. Elles dessinent au contraire un mouvement sur place, un piétinement sans fin dans la répétition absurde des mêmes crimes. Si l'Histoire sadienne était une voix, elle ne ferait que bégayer interminablement les mêmes termes. Loin de se déplier comme une période littéraire s'acheminant à son apodose, elle est un rabâchage obsessionnel, un balbutiement où se reconnaissent invariablement les mots « violence », « égoïsme » et « cruauté ». À cet égard, Sade rejoint les anti-Lumières et leur remise en cause d'une évolution historique scandée par les dépassements successifs des périodes antérieures<sup>4</sup>.

C'est également dans sa description des rapports individuels à l'héritage du passé que Sade illustre cette conception répétitive du mouvement historique. Franchissant les frontières de l'Italie, Juliette déclare avec un enthousiasme scélérat :

Oh, Dieu ! me dis-je en respirant un air et plus pur et plus libre, me voilà donc dans cette partie de l'Europe si intéressante et si recherchée par les curieux ; me voilà dans la patrie des Néron et des Messaline ; je pourrai peut-être en foulant le même sol que ces modèles de crimes et de

---

<sup>4</sup> Dans *Une nouvelle philosophie de l'histoire* (1774) Johann Gottfried von Herder développe une philosophie de l'histoire basée sur un principe de continuité que Guillaume Lavallée décrit en ces termes : « Selon ce principe, l'histoire est une succession de nations-époques d'égales nécessités. En ce sens, chacune des époques ne sursume pas la précédente pour atteindre un plus haut degré de perfection. Les époques se suivent de telle sorte que l'une prépare l'autre sans toutefois la dépasser. L'histoire se compare à la croissance de l'arbre. De l'Euphrate émerge des racines qui se prolongeront de l'Égypte à Rome, en un solide tronc, lequel donnera naissance aux branches et rameaux, que nous nommons les Temps modernes. Comparer une branche à une racine pour en déterminer la supériorité ne fait ici aucun sens, bien que la racine se trouve dans la branche. Herder maintient ainsi un principe de continuité tout en rejetant le principe de progrès auquel les Lumières se sont attachés ». Guillaume Lavallée, « Herder et le romantisme politique », *Revue Phares*, revue électronique, n°2, automne 2011.

débauches, imiter à la fois les forfaits du fils incestueux d'Agrippine, et les  
lubricités de la femme                      adultère de Claude. (685)

L'héroïne de Sade conçoit l'histoire ancienne comme un réservoir d'exemples de barbarie et d'horreurs, comme une exhortation à réitérer les forfaits qui s'y donnaient libre cours, et non comme une période de ténèbres que le cheminement de l'humanité dissiperait peu à peu au moyen des « lumières » de la raison. Ce faisant, elle place son voyage en Italie sous le signe d'une concurrence avec un passé criminel, dont les grandes figures sont convoquées à titre de modèles à égaler, sinon à dépasser.

La question du rôle de la raison humaine dans les parcours individuels et collectifs est un autre point autour duquel se cristallise la tension entre Lumières et anti-Lumières, courant dont Sade partage une fois encore les positions. Zeev Sternhell démontre que la critique de la raison est l'un des aspects essentiels de la pensée de Herder : contre le culte de la raison, qui lui semble mener trop souvent au scepticisme et à l'incrédulité religieuse, Herder exalte la libre expression des instincts.

C'est ainsi qu'en opposant l'instinct à l'intellect Herder prend la défense de la poésie populaire spontanée contre l'art conscient, de la vitalité contre le raffinement de l'histoire contre le doute de la raison, de l'État national, ethnique et quasiment biologique dans le sens de son temps. Presque partout chez lui, l'inconscient, l'instinctif prévalent sur la réflexion et l'aveugle affirmation créatrice sur l'esprit critique. (192)

Cette critique de la raison, accompagnée d'une exaltation concomitante du rôle unificateur joué par les « penchants » et les « instincts »<sup>5</sup> dans la société, se retrouve également dans l'œuvre de Sade. Ses personnages conduisent leur vie en fonction d'une inclination au vice et à la vertu qu'ils manifestent dès leur enfance<sup>6</sup> et qui ne se dément jamais par la suite. Justine, dont l'*Histoire* démontre qu'elle est la victime de son goût inébranlable pour la vertu, ne le remet pourtant jamais en cause, en dépit des vexations sans nombre dont elle est la victime. Mécaniquement, elle s'achemine vers sa destruction sans jamais faire le calcul que sa sœur accomplit dans son propre intérêt<sup>7</sup> : puisque il n'est de prospérité que dans le vice, c'est donc que le culte de la vertu est inutile et néfaste. Mais pour autant la raison n'est pas la faculté dominante chez Juliette. Bien entendu, celle-ci déploie des trésors de rhétorique pour réduire à néant ce qu'elle nomme les préjugés de la vertu, la raison des libertins étant toujours la meilleure. Pourtant, le cours même de sa vie consiste à épouser ses penchants, à satisfaire son désir toujours renouvelé de jouissances diverses. À la manière de Herder, Sade exalte le rôle

---

<sup>5</sup> Contre son siècle, Herder exalte la civilisation médiévale dont la grandeur provenaient de ce que « ce sont des penchants et des instincts qui unissaient tout, et non des pensées souffreteuses ». Johann Gottfried von Herder, *Une autre philosophie de l'histoire* (Paris : Aubier, 1992), p.219.

<sup>6</sup> Juliette manifeste très tôt le penchant à la volupté qui la gouvernera sa vie durant : « Douée du tempérament le plus actif, dès l'âge de neuf ans, j'avais accoutumé mes doigts à répondre aux désirs de ma tête, et je n'aspirais depuis cet âge, qu'au bonheur de trouver l'occasion de m'instruire et de me plonger dans une carrière dont la nature précoce m'ouvrait déjà les portes avec autant de complaisance ». (182)

<sup>7</sup> Juliette invite ses interlocuteurs à tirer les conclusions du rapprochement qu'elle établit entre sa vie et celle de sa sœur : « Il est temps, mes amis, de vous parler un peu de moi... et surtout de vous peindre mon luxe, fruit des plus terribles débauches, afin que vous puissiez le comparer à l'état d'infortuné où se trouvait ma sœur, pour s'être avisée d'être sage. Vous tirerez de ces rapprochements les conséquences que votre philosophie vous suggèrera ». (543)

de l'instinct contre celui de la raison : son héroïne n'utilise cette dernière faculté que pour justifier l'abandon absolu à ses penchants et non pour les régler.

Si l'on quitte les parcours individuels pour s'intéresser aux trajectoires collectives, l'absence de la raison comme principe organisateur du mouvement historique se révèle une fois encore. Sade ne décrit pas un principe actif qui oriente le passage du temps vers une fin, comme le fera Hegel en démontrant l'action de la « raison dans l'histoire » dans un texte du même nom. Aux yeux de Sade, les nations sont conduites par des criminels qui ne songent qu'à la satisfaction égoïste de leurs sens. La peinture que réserve Sade aux puissants de ce monde, que ce soit Ferdinand IV de Naples, le Cardinal de Bernis ou le roi de Sardaigne, les montre constamment assoiffés de luxure et de meurtre. Sade place notamment dans la bouche du pape Pie VI une longue justification du meurtre. Ainsi la mise en scène des personnages historiques dans l'*Histoire de Juliette* démontre-t-elle la dissémination du vice dans les plus hautes sphères de la société. Les nations sont dirigées par des êtres monstrueux dont la raison est obscurcie par des passions violentes, et non par les sages monarques éclairés qu'un Voltaire appelait de ses vœux à la tête des États.

Enfin, c'est par son relativisme moral que Sade se rapproche le plus clairement des positions défendues par les anti-Lumières<sup>8</sup>. Ce relativisme est notamment théorisé par le personnage de Noircueil dans l'*Histoire de Juliette* :

On appelle crime, toute contravention formelle, soit fortuite, soit préméditée, à ce que les hommes appellent les lois ; d'où, tu vois que voilà encore un mot arbitraire et insignifiant ; car, les lois sont relatives aux mœurs, aux climats, elles varient de deux cent lieues, en deux cent lieues, de manière, qu'avec un vaisseau, ou des chevaux de poste, je peux me trouver, pour la même action, coupable de mort le dimanche matin à Paris, et digne de louanges, le samedi de la même semaine, sur les frontières d'Asie, ou sur les côtes d'Afrique. (330)

À l'inverse de Herder<sup>9</sup> que Zeev Sternhell présente comme l'un des « pères fondateurs de l'idéologie nationaliste » (366), les penseurs des Lumières sont de fervents défenseurs d'une forme d'universalisme éthique. Voltaire applique à la morale le postulat de Newton : « la nature est toujours semblable à elle-même »<sup>10</sup> (636) et

---

<sup>8</sup> Herder développe une conception des pratiques sociales et des règles culturelles comme le produit d'une évolution historique : « Certaines pratiques et règles sociales telles que l'anthropophagie et la polygamie ne doivent pas nous étonner, car "la raison aveuglée ou les caprices de la débauche ont produit parmi nous des excès honteux auxquels ne peut être comparée la polygamie des nègres". L'histoire humaine doit être considérée comme "le royaume de Dieu sur la terre" (Herder, *Philosophie de l'histoire*, vol II, p. 126-27) dont tous les hommes sont citoyens à des niveaux différents. Nous devons apprendre à apprécier les manifestations toujours nouvelles dans lesquelles les dispositions humaines se sont historiquement réalisées ». Mario Longo, « Voix des peuples et idée de nation chez Herder », *La revue historique*, vol.1, 2004, p. 31.

<sup>9</sup> « Pour Herder, "les nations se modifient selon le lieu, le temps et leur caractère interne ; chacun porte en elle l'harmonie de sa perfection, non comparable à d'autres (...)". Cette formule sera reprise par Taine – la race, le milieu et le moment – pour signifier précisément ce que Herder voulait montrer déjà un siècle plus tôt : la dépendance de l'individu à l'égard du contexte culturel, historique et ethnique ; l'influence profonde exercée par le milieu sur la pensée et la morale de chaque peuple ; l'idée selon laquelle chaque peuple possède un esprit spécifique, donné une fois pour toutes, original et immuable ». (2006, 393).

<sup>10</sup> « En abandonnant Locke en ce point, je dis avec le grand Newton : « *Natura est semper sibi consona* ; la nature est toujours semblable à elle-même. » La loi de la gravitation qui agit sur un astre agit sur tous les astres, sur toute la matière : ainsi la loi fondamentale de la morale agit également sur toutes les nations bien connues. Il y a mille différences dans les interprétations de cette loi, en mille circonstances ; mais le fond subsiste toujours le même, et ce fond est l'idée du

défend sur ce principe le projet laïque d'une morale universelle se substituant à une éthique religieuse discréditée. Par définition, ce projet s'oppose au relativisme placé au fondement de l'immoralisme sadien.

Il semble donc que la pensée de Sade se situe entièrement du côté des anti-Lumières et qu'il fasse bien partie de ces « ennemis des principes de 89 » décrits par Zeev Sternhell :

L'antirationalisme, le relativisme et le communautarisme nationaliste, ces trois piliers immuables de la guerre aux Lumières et aux principes de 89, remplissent toujours la même fonction : ils mènent campagne contre l'humanisme, les valeurs universelles tant moquées et finalement la démocratie. (...) la vénération du particulier et le rejet de l'universel constituent le dénominateur commun à tous les penseurs des contre-Lumières indépendamment de leur milieu et de leur époque. (21-3)

Mais à y regarder de plus près, il semble que la pensée de Sade soit profondément paradoxale et qu'à partir de postulats propres aux anti-Lumières, il parvienne en réalité à des conclusions universalistes dignes des encyclopédistes. Dans un premier temps, la théorie du relativisme moral permet à Sade de vider les signifiants « vice » et « vertu » de leur signification. Puisque la même action peut être qualifiée de manières différentes selon les lieux et les époques, cela prouve, nous dit-il, qu'un fait n'est pas moral ou immoral en lui-même<sup>11</sup>, mais qu'il est seulement interprété comme tel dans un contexte historique et culturel localisé. Annonçant Nietzsche une fois encore, Sade démontre qu'il n'y a pas de faits mais seulement des interprétations<sup>12</sup>, au sens où les actions humaines ne sont pas bonnes ou mauvaises relativement à des valeurs morales pérennes, mais seulement jugées comme telles en fonction de principes qu'il qualifie invariablement de « préjugés ». Sade nous prive des ressources linguistiques nécessaires pour interpréter la réalité en termes axiologiques : les termes de vice et vertu ne sont pas les deux catégories d'une typologie morale immuable, ils ne font que caractériser d'une manière contingente une réalité neutre en elle-même.

Cependant, un relativiste aura beau dire qu'une action peut être qualifiée de vicieuse dans un pays et regardée comme vertueuse deux cent lieues plus loin, l'action elle-même demeure. Le meurtre peut bien être considéré comme un crime à Paris et comme une action louable à Butua, dans un contexte comme dans l'autre il s'agit toujours d'ôter la vie à quelqu'un. Ainsi, quand bien même Sade nous place devant le spectacle d'une réalité qu'il nous interdit de juger dans les termes de la morale traditionnelle, une réalité située en-deçà du bien et du mal, il n'en demeure pas moins que nous pouvons décrire et nommer les actions qui forment le tissu de cette réalité. Or,

---

juste et de l'injuste. On commet prodigieusement d'injustices dans les fureurs de ses passions, comme on perd sa raison dans l'ivresse ; mais quand l'ivresse est passée, la raison revient, et c'est, à mon avis, l'unique cause qui fait subsister la société humaine, cause subordonnée au besoin que nous avons les uns des autres ». (636)

<sup>11</sup> « Toutes nos actions sont indifférentes en elles-mêmes ; (...) elles ne sont ni bonnes, ni mauvaises, et (...) si l'homme les qualifie quelquefois ainsi, c'est uniquement en raison des lois qu'il adopte, ou du gouvernement sous lequel il vit, mais, (...) à ne considérer que la nature, toutes nos actions sont parfaitement égales entre elles ». (Sade, 1998, 330)

<sup>12</sup> « Au positivisme qui s'en tient aux phénomènes et dit : "Il n'y a que des faits" - je voudrais objecter : Non, justement il n'y a pas de faits, rien que des *interprétations*. Nous ne pouvons jamais constater un fait "en soi" ; peut-être est-ce folie que de vouloir l'essayer. "Tout est *subjectif*", dites-vous. Mais c'est déjà une *interprétation*. Le "sujet" n'est rien de donné, c'est une notion surajoutée, supposée. Faudra-t-il par surcroît supposer l'interprète derrière l'interprétation ? Déjà cela est poésie, hypothèse ». Nietzsche, *La Volonté de puissance* (Paris, Gallimard, 1947), p. 239.

que voyons-nous par les yeux des personnages ? Nous découvrons le spectacle hallucinatoire d'une réalité uniforme, composée par des crimes et des débauches qui se répètent d'un coin du globe à l'autre. L'errance des personnages d'*Aline et Valcour* et de l'*Histoire de Juliette* est l'occasion de rassembler des pièces à charge au procès d'une humanité définie par son appétit pour la destruction. Où qu'ils se rendent, c'est le même égoïsme radical que rencontrent les personnages, la même cruauté et la même avidité à jouir de la souffrance d'autrui.

L'exemple de Léonore dans *Aline et Valcour* est à cet égard frappant dans la mesure où la jeune fille est systématiquement menacée d'être immolée sur l'autel du libertinage. Après avoir échappé au vénitien Fallieri en confiant ses malheurs au chirurgien Dolcini, elle s'arrache des griffes du consul de France Duval grâce à l'aide du portugais Gaspard ; quand ce dernier trouve la mort, elle tombe entre les mains de Dom Lopès de Riveiras, commandant du fort de Tété, qu'elle ne peut fuir qu'en se rendant au cœur de l'horreur absolue : le royaume de Butua. Ces péripéties successives sont commandées par la loi de la répétition<sup>13</sup> : de nationalités diverses, les libertins cherchent invariablement à satisfaire leurs instincts luxurieux avec la bien-aimée de Sainville.

Dans ces pérégrinations multiples et pourtant si comparables les unes aux autres, le voyage en Afrique occupe toutefois une place à part. Il est prétexte à la découverte d'une humanité qui, d'après Sade, touche encore à l'état de nature. Outre le royaume de Butua, dépeint dans *Aline et Valcour*, l'Afrique est également présente dans le récit de l'ogre Minski, protagoniste de l'*Histoire de Juliette* :

Je passai en Afrique ; ce fut là où je reconnus bien que ce que vous avez la folie de nommer dépravation n'est jamais que l'état naturel de l'homme, et plus souvent encore le résultat du sol où la nature l'a jeté. (...) En un mot, ce fut là où j'observai l'homme vicieux par tempérament, cruel par instinct, féroce par raffinement ; ce caractère me plut, je le trouvai plus rapproché de la nature, et je le préférâi à la simple grossièreté de l'Américain, à la fourberie européenne, et à la cynique mollesse de l'Asiatique. (702)

Sade trouve dans la figure de l'Africain barbare un adversaire théorique à opposer au bon sauvage de Rousseau. Alors que le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755) dessine une lente dégradation de la bonté inhérente à la nature humaine, Sade caricature cette évolution en la faisant débiter avec le vice caractérisant l'humanité à ses yeux. De tous les peuples, l'Africain semble à Minski le plus rapproché de l'état de nature, à savoir du vice, de la cruauté et de la férocité consubstantielles à l'homme. Ironiquement, Sade décrit les autres nations du monde comme si elles avaient perverti en la raffinant cette cruauté fondamentale : l'Américain est seulement « grossier », l'Européen « fourbe » et l'Asiatique

---

<sup>13</sup> Béatrice Didier décrit en ces termes la répétition systématique des épisodes dans les récits de voyage sadiens : « L'univers romanesque de Sade ne pouvait qu'être un monde carcéral. Le personnage, quand il voyage, ne va que de prison en prison : c'est le cas de Justine ou d'Aline. (...) Mais le voyage lui-même est bien un enfermement, il est clos. Il n'est qu'un prétexte à renouvellement d'épisodes qui sont toujours fondamentalement semblables. Il ne s'ouvre absolument pas sur le monde extérieur – tout pittoresque est exclu – il se replie sur lui-même, comme un cercle. Ce voyage révèle donc à son tour, un certain nombre de prisons : repaires de brigands, châteaux, monastères, cachots. Il s'agit d'un espace qui se creuse : même si le château est une montagne, il comporte surtout des souterrains ; le véritable itinéraire, il s'effectue là : dans cette descente vers les profondeurs du crime et de la torture ». Béatrice Didier, *Sade, Une écriture du désir* (Paris, Denoël, 1976), p.189.



« cynique ». L’Afrique imaginaire et barbare de Sade, qui est le réceptacle de ses fantasmes plutôt qu’une peinture prétendument objective d’un continent du reste largement méconnu à l’époque<sup>14</sup>, occupe dans sa pensée une place comparable à l’état de nature, outil conceptuel dont Rousseau s’est servi sans jamais oublier qu’il s’agissait d’un artefact théorique<sup>15</sup>. Les récits de voyage dans les romans de Sade, et tout particulièrement ceux qui mènent ses personnages en Afrique, ont pour effet paradoxal de créer l’image d’une humanité unifiée par le mal en illustrant la relativité des valeurs morales. En ayant l’air d’adhérer à la célébration des particularismes nationaux prononcée par les anti-Lumières<sup>16</sup>, Sade rejoint en le pervertissant l’universalisme des Lumières<sup>17</sup>.

À les étudier dans le détail, les catégories de « Lumières » et d’ « anti-Lumières » que nous avons empruntées à Zeev Sternhell ne désignent pas des mouvements entièrement uniformes. Les railleries de Voltaire sur la propension de Rousseau à employer « tant d’esprit à vouloir nous rendre bêtes »<sup>18</sup> ne sont qu’un exemple parmi d’autres des divisions entre les représentants d’un même courant. À première vue, il est possible de reprocher à Zeev Sternhell le parti pris de considérer les Lumières comme un mouvement unifié, marchant en rangs serrés pour combattre l’obscurantisme et l’intolérance, en lui opposant les dissensions épisodiques qui ont émaillé les rapports entre les membres de ce courant. Néanmoins, en dépassant les désaccords circonstanciels pour regrouper des pensées diverses autour des « vérités premières » et des « principes éternels »<sup>19</sup> que leurs auteurs cherchaient à énoncer, Zeev Sternhell produit des outils intellectuels d’un intérêt précieux. La description d’un courant de pensée implique d’accentuer les points de convergence entre les différents auteurs qui la composent au détriment de leurs éventuels points de désaccord. Quand

---

<sup>14</sup> L’abbé Raynal remarque en effet à propos de l’Afrique : « L’intérieur du pays est peu connu et ce qu’on en sait ne peut intéresser ni l’avidité du négociant, ni la curiosité du voyageur, ni l’humanité du philosophe. Les missionnaires eux-mêmes, qui avaient fait quelques progrès dans ces contrées, surtout dans l’Abyssinie, rebutés par les traitements qu’ils éprouvaient, ont abandonné ces peuples à leur légèreté et à leur perfidie ». *Histoire des voyages* de l’Abbé Raynal, tome V, 159, cité par Michèle Duchet, *Anthropologie et Histoire au siècle des Lumières* (Paris : Albin Michel, 1995), p.36.

<sup>15</sup> Rousseau déclare notamment : « Les politiques font sur l’amour de la liberté les mêmes sophismes que les philosophes ont faits sur l’état de nature ». Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres* (Paris, Dalibon, 1826), p.303.

<sup>16</sup> « Pour la pensée politique représentée par le puissant et tenace courant anti-Lumières, l’individu n’a de sens que dans et par la communauté, il n’existe que dans le particulier concret et non dans l’universel abstrait. Il faut donc privilégier ce qui distingue, divise, sépare les hommes : ce qui fait leur identité, irréductible à la seule raison, et bien plus vigoureuse ». Zeev Sternhell, « Anti-Lumières de tous les pays... » article paru dans *Le Monde diplomatique*, décembre 2010.

<sup>17</sup> « Si le voyage de Sainville illustre la diversité des croyances et des mœurs, celui de Léonore tend en revanche à prouver que les passions humaines sont les mêmes sous tous les climats : partout les instincts de jouissance et de meurtre ». Roger Mercier, « Sade et le thème des voyages dans *Aline et Valcour* », *Revue Littérature*, no 1, 1969, p. 350.

<sup>18</sup> Lettre de Voltaire à Rousseau, envoyée le 30 août 1755 à l’occasion de la parution du *Discours sur l’origine et les fondements de l’inégalité parmi les hommes*.

<sup>19</sup> Zeev Sternhell écrit à propos des auteurs ayant illustré le courant des anti-Lumières : « Tous voulaient dépasser le contexte immédiat dans lequel ils se trouvaient, tous étaient conscients d’énoncer un certain nombre de vérités premières et de « principes éternels » et ils ne se sentaient pas esclaves de paradigmes : le fait que certains écrivains contemporains couvrent ces termes de leurs sarcasmes ne change rien à la réalité. Tous voulaient s’interroger sur la naissance et la chute des civilisations et n’hésitaient pas à se placer dans une perspective de vingt-cinq siècles quand ils engageaient un dialogue avec Platon ». (46)

bien même cette démarche sacrifie à la description précise des pensées diverses dont la réunion forme le courant étiqueté sous le nom de « Lumières » ou « d'anti-Lumières », elle permet d'éviter le risque inverse d'une forme de nominalisme intellectuel, pour laquelle il n'y aurait que des œuvres et jamais de courants. Au contraire, la description des courants intellectuels par Zeev Sternhell permet de nous situer dans l'univers de la pensée en établissant des catégories qu'il s'agit de juger en fonction de leur puissance heuristique, plutôt qu'en fonction de leur capacité à refléter toutes les différences de détails qui les séparent. Les paradigmes simplifiés<sup>20</sup>, les catégories intellectuelles construites à partir d'une pluralité d'œuvres diverses et globalement cohérentes, offrent à l'esprit une cartographie de la pensée qui, pour ne pas descendre aux détails les plus précis des territoires représentés, permet néanmoins d'y trouver son chemin.

Le cas de Sade souligne à la fois la pertinence et les limites de l'opposition entre Lumières et anti-Lumières, dans la mesure où son œuvre emprunte des positions à ces deux courants de pensée sans jamais s'identifier complètement à l'un d'eux. Comme le démontre Michel Delon, l'œuvre de Sade soutient des thèses paradoxales au mépris du principe aristotélicien de non-contradiction :

L'œuvre de Sade éclate en registres différents dont les formes de diffusion entre clandestinité et publicité provoquent des effets de tourniquet : chaque discours d'un personnage est renvoyé à son contraire, chaque argument devient sophisme et l'idée même d'une pensée, d'une morale ou d'une politique capable de dépasser toute détermination égoïste se trouve menacée. Comme si le Neveu de Rameau avait acquis tout à coup la force de raisonnement et la puissance poétique du Philosophe. (51)

Le rapprochement de Sade avec la figure du sophiste permet de saisir adéquatement son rapport ambigu avec les Lumières et leur double. À la manière du volcan qui fond des matériaux divers dans une lave jaillissant au ciel pour ravager le monde, les coulées littéraires de Sade se composent d'arguments antithétiques au pouvoir destructeur pour la société. Sade renoue avec un état ancien de la philosophie, antérieur à la condamnation de la sophistique prononcée par Socrate dans le *Gorgias*. La philosophie est pour lui un maniement luxuriant du discours, une jonglerie vertigineuse avec des pensées antagonistes qui vise à démontrer l'ambivalence des points de vue. Il prouve que l'individu ment aux autres et à lui-même lorsqu'il prétend réfléchir de manière désintéressée à un problème. La quête dépassionnée de la vérité, la progression implacable d'un discours ayant épuré les intérêts personnels du penseur n'est qu'un mensonge à ses yeux, l'un de ces « préjugés des philosophes » que Nietzsche dénonce dans *Par-delà le bien et le mal*<sup>21</sup>. Pour Sade, une prise de position

---

<sup>20</sup> « To be accepted as a paradigm, a theory must seem better than its competitors, but it need not, and in fact never does, explain all the facts with which it can be confronted ». (« Pour être acceptée comme paradigme, une théorie doit sembler meilleure que ses concurrentes, mais il n'est pas nécessaire qu'elle explique tous les faits auxquels elle est confrontée, et, de fait, elle n'y parvient jamais »). Thomas S. Kuhn, *The structure of scientific revolutions* (Chicago, Chicago University Press, 1962), p.17-8.

<sup>21</sup> « Ils se présentent tous sans exception comme des gens qui auraient découvert et atteint leurs opinions propres en vertu du déploiement autonome d'une dialectique froide, pure, d'un détachement divin (...) alors qu'ils défendent au fond, avec des raisons cherchées après coup, un principe posé d'avance, un caprice, une « illumination », la plupart du temps un vœu de leur cœur rendu abstrait et passé au tamis : ce sont, tous autant qu'ils sont, des avocats qui récusent cette dénomination, et même, pour la plupart, des porte-parole retors de leurs préjugés qu'ils baptisent vérité ». Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal* (Paris, Garnier Flammarion, 2000), p. 51.

dans un débat éthique ou philosophique est toujours le résultat d'un penchant égoïste, la démarche rationnelle venant justifier après coup un principe qui n'était posé que parce qu'il servait les intérêts privés du philosophe. Alors que Socrate démontre à Polos que la rhétorique est un « art de la flatterie » au même titre que la cuisine ou le maquillage, et qu'on doit lui préférer la philosophie parce qu'elle dessine un mode de vie conforme au Bien, Sade rompt l'opposition de la philosophie et de la rhétorique, en faisant consister la philosophie elle-même dans un art flatteur pour les sens, un art du discours pouvant être mis au service de n'importe quelle fin. Sade ne cherche pas à développer un système moral cohérent mais à juxtaposer des propositions, à les confronter, à affirmer l'une d'elle par l'intermédiaire de l'un de ses personnages avant de la réfuter, une centaine de pages plus loin, par la bouche d'un autre. Même le narrateur et le personnage ne sont pas toujours du même avis, Juliette et le narrateur de son histoire s'opposant par exemple sur le rôle du climat dans la formation de l'esprit des nations, thème récurrent dans la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle depuis l'*Esprit des lois* (1748). Alors que Juliette défend l'idée d'une conformité entre les caprices de la nature et ceux des individus, le narrateur lui répond en affirmant que la corruption sociale résulte moins de l'influence du climat que de l'entassement excessif des populations :

D'autres idées, nées de l'influence du climat, se présentèrent de même à moi ; et quand je vis qu'à Sodome comme à Florence, qu'à Gomorrhe comme à Naples, et qu'aux environs de l'Etna comme à ceux du Vésuve, les peuples ne chérissent et n'adorent que la bougrerie, je me persuadai facilement que l'irrégularité des caprices de l'homme ressemble à ceux de la nature, et que, partout où elle se déprave, elle corrompt aussi ses enfants \*(...).

« \*(...)Malgré ce qu'établit ici Juliette, ce n'est pas de l'assiette d'où la corruption morale dépend, puisqu'il y a autant de désordres moraux dans les villes septentrionales de Londres et de Paris, que dans les villes méridionales de Messine et de Naples (...) la corruption des mœurs, quel que soit le sol ou le gouvernement, ne vient donc que du trop grand entassement des individus dans un même lieu, tout ce qui fait masse se corrompt (...) ». (699)

Contrairement à nombre de romanciers qui font de leurs personnages des porte-parole pour leurs idées, Sade prend un malin plaisir à multiplier les positions antithétiques. Son éthique est le produit d'une accumulation de thèses contradictoires qui se rejoignent cependant dans la prolifération des preuves attestant l'omniprésence du mal et de la cruauté humaine. Cette éthique est par définition paradoxale puisqu'au lieu de proposer des règles pour la conduite d'une vie heureuse, utile à l'homme et à ses semblables, elle est précisément une éthique de la destruction de l'individu et de la société. Sade n'a de cesse de le répéter : la survie de l'humanité est parfaitement égale à la Nature<sup>22</sup>, qui ne voit dans l'homme qu'un agrégat de matière qui se transmutera dans une forme nouvelle après sa dissolution.

---

<sup>22</sup> « Ô Juliette ! ne perdez jamais de vue qu'il n'y a point de destruction réelle ; que la mort elle-même n'en est point une, qu'elle n'est physiquement et philosophiquement vue, qu'une différente modification de la matière, dans laquelle le principe actif, ou si l'on veut, le principe du mouvement ne cesse jamais d'agir, quoique d'une manière moins apparente. La naissance de l'homme n'est donc pas plus le commencement de son existence, que la mort n'en est la cessation ; et la mère qui l'enfante ne lui donne pas plus la vie, que le meurtrier qui le tue, ne lui donne la mort ; l'une produit une espèce de matière organisée dans tel sens : l'autre donne occasion à la renaissance d'une matière différente, et tous deux créent ». (Sade 876-7)

Sade se situe entre les Lumières et leur double, à l'emplacement exact où leur vacillement projette une ombre dans laquelle il développe une philosophie du sophisme et une éthique du paradoxe.

## Ouvrages cités

Delon, Michel. « Les références ethnologiques dans le libertinage sadien ». *Études de Lettres*, no 3, 2006.

Herder, Johann Gottfried von . *Une autre philosophie de l'histoire*, Paris : Éditions, Aubier, 1992.

Sade, D.A.F. *Aline et Valcour*, Paris : Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, tome I, 1990.

———. *Histoire de Juliette*, Paris : Bibliothèque de la Pléiade, tome III, 1998.

Sternhell, Zeev. *Les anti-Lumières, du XVIIIe siècle à la guerre froide*, Paris : Éditions Arthème Fayard, 2006.

Voltaire. *Dictionnaire de la pensée de Voltaire par lui-même*, Bruxelles : Éditions Complexe, 1994.